



HONNEUR
ET
PATRIE

HISTORIQUE RÉSUMÉ
DU
56^e RÉGIMENT
D'INFANTERIE

PENDANT
LA GUERRE 1914-1918

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT
NANCY - PARIS - STRASBOURG



HISTORIQUE RÉSUMÉ

DU

56^e RÉGIMENT D'INFANTERIE

1914

La mobilisation. — La veillée des armes.

« La victoire bat des ailes! »

Le 4 août 1914, jour même de la déclaration de guerre, le 56^e R. I. quitte sa garnison de Chalon-sur-Saône pour la frontière. Ses classes de réserve, composées en majeure partie de Bourguignons, de Bressans, de gens du Morvan et du Berry, avaient répondu avec un bel empressement à l'ordre de mobilisation affiché partout le 1^{er} août. L'embarquement du régiment a lieu au milieu du calme ému de la population, de l'entrain et de la bonne humeur des partants.

Cet entrain et cette bonne humeur avaient leur source profonde dans la jovialité particulière aux habitants des pays de vin et dans la confiance qui emplissait leur cœur : confiance en soi, confiance dans les frères d'armes, confiance dans les chefs, confiance dans le succès final. Aucune trace de forfanterie ridicule ou d'exaltation déplacée : du bon sens, de la mesure, une froide résolution née d'un sentiment élevé du devoir s'alliant à une camaraderie que le partage des dangers et des souffrances allait rendre de jour en jour plus étroite. De cet ensemble complexe de qualités devaient résulter une cohésion intime et profonde, un esprit de corps remarquablement développé qui allait faire du 56^e une unité bien en main, prête à tous les sacrifices.

L'encadrement du régiment est alors le suivant :

Colonel HALLOUIN, commandant le régiment.
Lieutenant-colonel GARRIT, adjoint au colonel.
Capitaine BEAULIEU, adjoint.

1 ^{er} bataillon.		2 ^e bataillon.	
Commandant FISCHER.		Commandant KRÉMER.	
1 ^{re} C ^{ie} : capitaine PERRET.	5 ^e C ^{ie} : capitaine PRON.	2 ^e C ^{ie} : — BOS.	6 ^e C ^{ie} : — GRANDPIERRE.
3 ^e C ^{ie} : — JACQUART.	7 ^e C ^{ie} : — PERRIN.	4 ^e C ^{ie} : — RECH.	8 ^e C ^{ie} : — JACQUOTOT.
3 ^e bataillon.			
Commandant MELLIER.			
9 ^e C ^{ie} : capitaine GAUDY.			
10 ^e C ^{ie} : lieutenant JACOB.			
11 ^e C ^{ie} : capitaine HAYOTTE.			
12 ^e C ^{ie} : — SAINT-ARROMAN.			

Le 6 août, le 56^e débarque à Châtel-Nomexy (Meurthe-et-Moselle).

Le 8^e C. A. (général DE CASTELLI), auquel appartient la 15^e division (général BAJOLLE), fait partie de la 1^{re} armée (général DUBAIL). La division est d'abord réserve de corps d'armée et suit la 16^e D. I. qui, prenant l'offensive, refoule l'envahisseur (bataille de Blâmont) et pénètre en Lorraine, marchant sur Sarrebourg.

Le régiment franchit la frontière le 17 août au matin, entre les villages de Gogney et d'Ibigny, et dans l'après-midi prend les avant-postes devant Kerprich-aux-Bois.

Le baptême du feu : Gosselming. — Le recul.

Dans la nuit du 19 au 20, après une marche de nuit fatigante, le 56^e prend position dans les bois situés au sud-ouest du village de Gosselming, occupé par l'ennemi, et commence au petit jour l'attaque du village sans aucune préparation d'artillerie. Le 2^e bataillon en tête s'élance à l'assaut sous

une fusillade meurtrière venant des lisières et des hauteurs avoisinantes et au milieu des obus ennemis. Dans un élan admirable, sans se soucier des pertes, il enlève le village et jette une tête de pont sur la rive droite de la Sarre.

Mais la marche générale de l'action, notamment à sa gauche du côté de Saint-Jean-de-Bassel, le met en fâcheuse posture et il doit, participant au mouvement de retraite générale, abandonner le terrain reconquis et se replier.

Ce succès momentané avait été chèrement payé : le régiment avait perdu de nombreux officiers, en particulier le commandant KRÉMER, les capitaines GRANDPIERRE, commandant la 6^e compagnie, et PERRIN, commandant la 7^e compagnie, les lieutenants MUNIER, de la 6^e compagnie, CHIQUEL, de la 3^e compagnie, PICARD, de la 10^e compagnie, DUCORDEAU, de la 3^e compagnie, BRUNET, de la 6^e compagnie.

Le 2^e bataillon, fondu dans la fournaise, est en fait supprimé et ne pourra être reformé que le 4 septembre, après l'arrivée des renforts.

Le régiment refait en sens inverse le chemin parcouru joyeusement pendant l'avance, traverse la Meurthe, la Mortagne et se dirige sur la Moselle.

La riposte : Vennezey — Girivillers — Mattexey.

Le 23, le 56^e est à Haillainville; le 24 au soir, il occupe Essey-la-Côte et Vennezey et prend les avant-postes. L'offensive est ordonnée : il s'agit d'empêcher l'ennemi de franchir la Moselle en passant par la trouée de Charmes. Le 25 au matin, l'ennemi attaque Essey-la-Côte tandis que le 56^e marche sur Girivillers.

Après une lutte acharnée, l'élan de l'ennemi est brisé, nos troupes poursuivent l'adversaire et l'obligent à repasser la Mortagne.

Le 27 août, le régiment après un court repos est à Mattexey. L'ennemi tient Magnières de l'autre côté de la Mortagne. A plusieurs reprises nos troupes s'élancent à l'assaut de Magnières : le 28 août, le 8, le 9 et le 10 septembre, nos attaques sont brisées sur le pont de la Mortagne que nul ne

peut aborder malgré les efforts tenaces de la 4^e compagnie et en particulier, le 9 septembre, de la section du sous-lieutenant WUCHER. Le 11 septembre, au cours d'une reconnaissance, le commandant GUILLOU, qui était à la tête du 3^e bataillon, est blessé mortellement.

Le 12, enfin, dans un dernier effort, la rivière est franchie, le village enlevé; l'ennemi en désordre se replie au delà de la Meurthe, talonné par nos hommes qui cantonnent le soir même à Ménil-Flin et à la ferme de Mervaville.

Le colonel HALLOUIN avait à la date du 30 août quitté le régiment pour prendre le commandement de la 56^e brigade et avait été remplacé par le lieutenant-colonel GARNY.

**Du sang, de l'héroïsme : La guerre de tranchées.
Le bois d'Ailly.**

Le 13 septembre, le 8^e C. A. quitte la région de la Mortagne pour les Hauts de Meuse. Le 56^e va prendre position en avant de Saint-Mihiel. Il est à peine en place, le 20, lorsqu'il reçoit l'ordre de s'embarquer pour Sainte-Menehould. Son séjour dans cette coquette petite ville est de courte durée et, le 23, il se porte à marche forcée dans la direction de Clermont-en-Argonne où il prend position en avant de Courcelles, entre Parois-en-Argonne et Aubréville. Mais l'ennemi a profité du départ de nos troupes pour s'emparer de Saint-Mihiel et s'installer sur les Hauts de Meuse et déjà il a franchi la rivière.

Le 8^e C. A. est ramené en toute hâte dans la région de Saint-Mihiel où il va garnir la forêt d'Apremont pour contenir l'ennemi.

Les bataillons sont à cette époque commandés : le 1^{er} par le commandant HAYOTTE, le 2^e par le commandant PENNET, le 3^e par le commandant GRISIER venu du 210^e R. I.

Le 29 septembre, le 56^e est à nouveau en première ligne sur les pentes sud-ouest du bois d'Ailly.

Il restera dans ce secteur fameux jusqu'au 25 septembre 1915, toujours en première ligne, barrant à l'ennemi la route de Commercy par une âpre guerre de mine, par une lutte de chaque jour, de chaque nuit, lutte au couteau, à la gre-

nade, d'homme à homme, sous une avalanche journalière de 210 et de torpilles telle que, plus tard, à Verdun, lorsque l'enfer tonnera aux portes de Souville, les vieux du bois d'Ailly ne sauront pas trembler!

Au cours de cette période héroïque, l'ennemi n'a pu enlever un pouce de terrain gardé par le 56^e et, par contre, toutes les attaques menées par le régiment nous ont donné le succès, ou ont été poussées jusqu'au sacrifice.

Au mois de juin, le général CORDONNIER, présentant le régiment au Président de la République, pourra dire : « Le 56^e, c'est ma garde! »

Les braves que le régiment a perdus pendant cette longue période ne dorment pas tous dans le « cimetière du 56^e », près de la Carrière, mais à tous s'appliquent les paroles gravées sur la croix qui couvre de son ombre les tombes de ce champ de repos :

Præteriti fides, exemplumque futuri!

Le sacrifice : les attaques d'octobre.

Dès son arrivée sur ce terrain, le 56^e passe à l'attaque pour déloger l'ennemi de la lisière du bois d'Ailly et s'y installer.

Le 1^{er} octobre, le 2^e bataillon attaque la corne du bois d'Ailly à 800 mètres de distance, 800 mètres à faire en plein jour sur la piste cavalière du régiment de chasseurs de Sampigny, devant un ennemi organisé que nulle artillerie n'a inquiété. Le bataillon part au milieu de rafales de balles et d'obus, avec une audace folle qui porte les plus heureux jusqu'à quelques mètres des tranchées ennemies, mais ils sont trop peu et le soir doivent regagner leur base de départ.

Le 9 octobre, l'attaque est reprise dans les mêmes conditions par le 3^e bataillon et ce qui reste du 2^e. Elle subit le même sort et le régiment doit être relevé par suite des pertes sévères qu'il vient de subir et parmi lesquelles il compte le commandant PENNET (1^{er} octobre), le capitaine PAQUET, commandant la 6^e compagnie, le lieutenant FOURNOS, commandant la 5^e compagnie, les sous-lieutenants PÉCOR, de

la 6^e compagnie, PELLETIER, de la 5^e compagnie, frappés mortellement en entraînant leur troupe à l'assaut. Quelques semaines après il devait à ces noms ajouter ceux du capitaine MOINE et du lieutenant DECREAUX, tous deux de la 9^e compagnie, tués à La Vaux-Ferry.

Dans ces journées de deuil brillent d'un vif éclat des actes sublimes d'héroïsme et de dévouement. Honneur à l'adjudant TUNCK de la 5^e compagnie, cité à l'ordre de la 1^{re} armée avec le motif suivant : « Clairon-major en retraite, Alsacien âgé de cinquante et un ans, engagé pour la durée de la guerre; a fait sortir sa section des abris le 9 octobre en sonnant lui-même la charge, l'a amenée de 1.100 mètres à 200 mètres des tranchées allemandes, l'a commandée debout pendant toute la durée du combat et ne s'est couché que mortellement atteint par les balles ennemies. »

Gloire au soldat FLÉRON, médaillé militaire, pour avoir, « quoique blessé d'une balle au bras gauche, continué à tirer sous un feu très violent et n'avoir cessé son tir qu'après avoir reçu successivement trois autres balles : l'une au bras droit, les deux autres aux deux jambes ».

Pendant le repos, le 17 et le 25 novembre, des unités du 56^e exécutent deux contre-attaques, l'une à La Vaux-Ferry, l'autre particulièrement brillante à La Louvière (2^e compagnie avec le capitaine VANÉCHOP et le lieutenant BESSAC), pour pousser l'ennemi qui a réussi à prendre pied dans notre système de défense.

A la suite de la mort du commandant PERRET, le 2^e bataillon avait été placé sous les ordres du capitaine BEAULIEU; celui-ci promu chef de bataillon au 29^e R. I., sera remplacé le 9 janvier par le commandant FISCHER.

Ces opérations d'octobre et de novembre qui comptent parmi les plus héroïques valurent au régiment, à défaut de récompenses collectives alors inusitées, les hommages contenus dans la lettre de félicitations du général BAJOLLE, commandant la 15^e D. I., et la proclamation du général DE MONDÉSIR, commandant le 8^e C. A., au cours d'une revue du régiment passée à Commercy.

LETTRÉ DU GÉNÉRAL BAJOLLE

MON CHER GARDIV,

Les pertes douloureuses que le 56^e vient de faire le 1^{er} octobre m'ont profondément peiné. Mais elles ont augmenté mon admiration et ma confiance pour ce beau régiment. Si grandes que soient les exigences parfois si cruelles de la situation, je sais qu'elles ne seront jamais au-dessus de votre dévouement. Je vous prie de le dire à tous : officiers, sous-officiers et soldats, et de leur adresser mes affectueuses félicitations. Cordialement à vous.

Général BAJOLLE.

PROCLAMATION DU GÉNÉRAL DE MONDÉSIR

Aux officiers, sous-officiers, caporaux et soldats.

Je connais le 56^e depuis le début de la guerre.

Alors que j'avais l'honneur de commander la 30^e brigade, le 56^e était souvent à mes côtés : je l'ai vu près de Gosselming, le troisième jour de la bataille de Sarrebourg, à Girivillers, à Mattexey, sur la Mortagne; enfin sous mes ordres directs au bois d'Ailly.

Le 56^e est un brave régiment. Si le succès n'a pas toujours couronné ses brillants efforts, il s'est néanmoins conduit comme une troupe courageuse et tenace au premier chef. Je connais les pertes sérieuses qu'il a subies à Gosselming et au bois d'Ailly, et je salue tous les braves, morts pour la patrie.

Le 8^e corps a dans la forêt d'Apremont un poste d'honneur, vous le savez.

Je suis sûr de pouvoir compter sur le valeureux 56^e pour m'aider dans ma tâche, car il n'y a pas d'exemple que l'ennemi soit passé là où le 56^e se trouvait. Il continuera dans l'avenir à mériter la brillante réputation qu'il a chèrement acquise.

Je serre la main à tous les officiers en leur demandant de serrer la main de ma part à tous leurs sous-officiers, caporaux et soldats.

1915

« La victoire ferme ses ailes! »

A la date du 9 janvier, le lieutenant-colonel DUCHET, venu du 15^e B. C. P., prend le commandement du régiment

en remplacement du lieutenant-colonel GARBIT placé à la tête d'une brigade. Tous ceux qui ont servi sous les ordres de ce dernier garderont de lui un souvenir ému et reconnaissant.

L'organisation du secteur.

Le 8 et le 9 janvier, une opération de détail, dans laquelle le sous-lieutenant WUCHER, de la 9^e compagnie, joue un des premiers rôles, combinée avec une explosion de mines, montre à l'ennemi que, malgré les pertes subies déjà sur ce terrain, le 56^e n'a rien perdu de son allant et que le jour où il lui faudra reprendre l'offensive il sera prêt.

Entre temps, avec la stabilisation de la ligne avait commencé et s'était poursuivie sans arrêt l'organisation patiente, tenace du secteur, malgré les efforts de l'adversaire qui souvent à coups de 210 et de torpilles démolissait le jour le travail de la nuit précédente, malgré les rigueurs de la saison, malgré la pluie, la neige, la boue, malgré les souffrances causées par le manque d'abris et d'effets chauds, malgré les pertes, parmi lesquelles il y a lieu de citer celles du lieutenant CHEVALIER, commandant la 7^e compagnie, du sous-lieutenant VAGNON, de la 11^e compagnie.

Tous ceux qui ont passé par là se rappelleront avec émotion la somme d'efforts, de fatigues et de sacrifices que représentent de simples mots comme la corvée de soupe, la corvée d'eau, la corvée de matériel ou qu'évoquent les noms des travaux accomplis ou des organisations réalisées comme ceux du boyau du 56^e, de la Carrière, la Sablière, la Maison blanche, la Fourche, la Tenaille, le Quadrilatère, la tranchée Fischer, la Pioche!...

Une page de gloire : les attaques d'avril 1915.

Les journées d'avril compteront parmi les plus glorieuses dans les annales du 56^e. Le 5, le régiment doit attaquer ce bois qu'il convoite depuis six mois, où sont accumulés les engins qui tout l'hiver ont semé la mort dans ses rangs.

L'attaque, menée par le 3^e bataillon sous les ordres du commandant GREINER, se déclenche avec un enthousiasme irrésistible.

En quelques minutes d'un combat acharné, l'objectif est atteint et largement dépassé. Mais l'ennemi, qui tient à cette position essentielle pour la défense du camp des Romains, contre-attaque sans arrêt. Dans la seule journée du 7 avril, après un bombardement qui a nivelé tout le secteur, douze contre-attaques viendront se briser contre l'indomptable volonté de nos hommes de ne rien céder.

Le succès du 5 et la résistance tenace des jours suivants valurent au 3^e bataillon une citation à l'ordre de la 1^{re} armée, n^o 175, du 10 mai 1915. Le général ROQUES, commandant la 1^{re} armée, cite à l'ordre de l'armée le 3^e bataillon du 56^e R. I :

A attaqué et enlevé, avec la plus brillante ardeur, trois lignes de tranchées allemandes et s'y est maintenu malgré des bombardements intenses et des contre-attaques renouvelées de jour et de nuit.

Le mois d'avril est marqué par d'incessants combats à la grenade, l'ennemi essayant chaque nuit de surprendre la vigilance de nos sentinelles. Mais nos hommes, jaloux de leurs succès, lui barrent la route jusqu'au 4 mai.

Ces glorieuses journées furent malheureusement trop coûteuses et, entre autres pertes, le 56^e devait déplorer la mort du lieutenant WUCHER, de la 9^e compagnie, des sous-lieutenants LÉTIENNE, commandant la 12^e compagnie, WECK, de la 1^{re} compagnie, GIROUX, de la 7^e compagnie, DE BEAUFUIS, de la 4^e compagnie, FROISSARD, commandant la 6^e compagnie.

Le commandant FISCHER, blessé le 5 avril, avait dû passer le commandement du 2^e bataillon au capitaine GAUDY (promu chef de bataillon le 19 juillet suivant).

Trente-trois citations individuelles à l'ordre de l'armée viennent récompenser ceux qui s'étaient le plus vaillamment distingués pendant cette période.

C'est le lieutenant Jean WUCHER, qui, après avoir le 5 avril brillamment entraîné sa section à l'attaque, a résisté à plusieurs contre-attaques, a été tué au cours de la dernière et est tombé en criant : « Les Allemands reculent, vive la France! »

C'est le sous-lieutenant GIROUX (Louis), qui s'offre spontanément pour servir de guide à un bataillon du 134^e chargé de donner l'assaut à un bois et est blessé mortellement au cours de l'action.

C'est le brancardier BRUNET (Edme), de la 4^e compagnie, infatigable dans le transport et l'évacuation des blessés et qui, se trouvant en première ligne au moment d'une contre-attaque et ayant fini de panser les blessés, a jeté son brassard et fait le coup de feu et qui est finalement tombé, terrassé par la fatigue et les privations au moment où il s'acharnait à piocher pour délivrer des camarades ensevelis.

C'est le caporal DUCARRE (Henri), qui, après avoir, sous un feu des plus violents, atteint la première ligne allemande, y a été grièvement blessé, a fait quatre prisonniers dont un officier et les a ramenés dans les lignes françaises.

C'est le soldat VERRY (Claude), qui, sorti le premier à l'assaut du 5 avril, a sauvé la vie de son lieutenant en mettant hors de combat, dans la deuxième ligne allemande, trois soldats ennemis qui ouvraient le feu sur cet officier et qui, pendant les trois jours de combat, a montré la plus grande bravoure, toujours volontaire pour les missions périlleuses.

C'est le soldat NAMONT (André), qui, blessé très grièvement et se croyant perdu, a dit à son chef de section : « Ah ! mon lieutenant, je suis tué, mais j'ai fait mon devoir. Que Dieu sauve la patrie. Vive la France ! » puis a fait distribuer à ses camarades tout ce qu'il possédait.

C'est le soldat LIMOSIN (Jean), qui, tué au cours d'un assaut, a dit en mourant : « Tirez, tirez, ne les laissez pas revenir. Mon lieutenant, j'ai fait tout mon devoir. »

Et combien d'autres héros obscurs que nulle citation n'est venue récompenser.

Honneur à tous ces vaillants !

Le 4 mai, le régiment est relevé en entier par le 8^e R. I. Il n'est pas arrivé à Sorey, où il compte prendre un repos bien gagné, qu'il apprend la perte de ce bois d'Ailly si chèrement payé et même de toutes les tranchées de départ.

Le régiment remonte en ligne le 15; mais le soir même, après un bombardement d'une violence extrême, l'ennemi attaque de nouveau, prenant pied dans la Carrière; l'avance

est immédiatement enrayée par l'engagement du 1^{er} bataillon. Et, dès le lendemain, le 2^e bataillon rétablit la situation par une contre-attaque qui lui livre la Carrière et 72 prisonniers, mais où il perd malheureusement un de ses commandants de compagnie, le sous-lieutenant DE LAVERNETTE SAINT-MAURICE.

Au cours de cette période critique, il suffit de signaler le dévouement et le sang-froid d'une patrouille pour montrer qu'en toutes circonstances nos hommes étaient à hauteur de leur devoir.

Il s'agit du sergent VERJAT (Pierre), du caporal CELLE (Léon) et du soldat HERTZMANN (Étienne), qui, partis le matin du 14 en reconnaissance et ayant rencontré une fraction ennemie de la valeur d'une compagnie, ne se sont pas laissés tromper par le cri de « France » qui avait répondu à leur appel de « Qui vive » et qui, s'étant rapprochés davantage, ont crié à leur commandant de compagnie, sans se soucier de notre feu qui risquait de les atteindre : « Mon capitaine, tirez, ce sont les Boches. »

Le 17 mai, le 56^e soutient une attaque menée par le 171^e et rétablit la situation telle qu'elle était le 4 avril, avant les attaques du régiment.

Pendant les quatre mois qui suivent, la guerre de tranchées ne donne lieu qu'à des opérations de détail, mais où la bravoure et l'endurance de nos hommes ne se montrent jamais en défaut.

Quelques périodes de repos passées à Commercy permettent au régiment de rester en pleine possession de ses moyens physiques et de garder un moral excellent.

Champagne 1915. — La mort d'un chef.

L'offensive de Champagne du 25 septembre se déroulant victorieusement, le 56^e est relevé avec la division le 27 septembre pour exploiter le succès. Transporté par chemin de fer, puis par automobiles à Somme-Tourbe, il occupe, le 4 octobre, les tranchées de première ligne à cheval sur la route Tahure—Sommepey à contre-pente. Le 6 octobre,

au matin, le régiment attaque les tranchées de Vistule et de Pologne avec les 3^e et 1^{er} bataillons en tête. Les unités débouchent avec entrain, mais elles ont à peine franchi la crête que se dresse devant elles un solide réseau intact couvrant une puissante organisation parfaitement défilée. Les compagnies d'assaut sont littéralement décimées par un feu violent d'infanterie. La 11^e compagnie réussit à pénétrer dans la première ligne allemande, mais prise sous un feu de grenades, elle ne peut s'y maintenir; la 12^e compagnie, elle, n'a pu progresser.

La résistance de l'ennemi s'est montrée également solide sur tout le front de l'armée. Le lendemain 7, dans l'après-midi, l'attaque est reprise avec les mêmes objectifs : les efforts doivent se porter principalement sur un fortin véritable nid de mitrailleuses d'où, la veille, étaient partis les feux qui ont fait échouer l'attaque. Il est enlevé par les 9^e et 12^e compagnies; mais la progression au delà par les boyaux est bientôt arrêtée par les grenadiers ennemis.

Dans la matinée du 8 octobre, le lieutenant-colonel DUCHET, en allant inspecter le terrain conquis, est mortellement blessé par un éclat d'obus. Sa mort jette la consternation dans son régiment dont il avait su rapidement gagner la confiance et l'estime : sa bravoure, son énergie, sa haute intelligence, son caractère faisaient véritablement de lui un chef. Il est cité à l'ordre de la II^e armée, n^o 43.

Le général PÉTAÏN, commandant la II^e armée, cite à l'ordre de l'armée :

« Le lieutenant-colonel DUCHET (Étienne), commandant le 56^e R. I. : « Chef de corps qui, depuis le début de la campagne, tant au 15^e bataillon de chasseurs à pied qu'au 56^e R. I., a donné à tous le plus bel exemple, toujours au premier rang, a conduit un régiment à l'assaut les 6 et 7 octobre. A été tué le 8 au matin, au moment où il reconnaissait le terrain conquis. »

Le régiment, provisoirement commandé par le commandant FISCHER, passe, le 15 octobre, sous les ordres du colonel DELAUNAY, venu du 29^e R. I. Au 1^{er} bataillon, le commandant GODARD remplace le commandant HAYOTTE blessé.

Le 2 décembre, le 56^e est relevé du secteur ouest de Tahure

et le 11 quitte la région. A la suite des affaires de Champagne, le 2^e bataillon est cité avec le motif suivant à l'ordre de la division n^o 85, en date du 16 novembre 1915 :

Le 2^e bataillon du 56^e R. I., sur les lignes avancées, du 23 octobre au 10 novembre, a poursuivi avec la plus grande activité les travaux d'aménagement du secteur qu'il occupait, sous l'énergique impulsion de son chef, le commandant GAUDY, sans souci d'un bombardement parfois violent.

Bien d'autres exploits, soit collectifs, soit individuels, ont été accomplis; la plupart sont restés dans l'ombre, quelques-uns plus caractéristiques ont été tirés de l'oubli et leurs auteurs ont eu les honneurs d'une citation à l'ordre de l'armée :

Officiers tués en entraînant leurs hommes à l'assaut, comme les sous-lieutenants DECOUR (Pierre), de la 1^{re} compagnie, BONNET (Georges); soldats admirables de bravoure, de dévouement, d'entrain, de ténacité, comme l'adjudant BADEAU, médaillé militaire pour avoir, au moment de l'explosion inattendue d'un fourneau de mine allemand, enrayé le mouvement ennemi en faisant exécuter un feu nourri avant la chute complète des projectiles de pierre et en rétablissant immédiatement le barrage qui venait de sauter, et qui ensuite est allé en plein jour en terrain découvert et malgré les balles secourir et ramener un de ses hommes qui avait été projeté par l'explosion à 50 mètres des lignes allemandes.

Le soldat SWATVERGER (Lucien), qui, dans des circonstances identiques, a accompli le même acte de camaraderie et de dévouement.

Infirmiers infatigables, sans peur et sans reproches, comme les infirmiers GAULARD (Jean-Baptiste) et GÉNEVOIS (Joseph), qui sont allés ramasser un blessé sous un violent bombardement et à l'observation qu'il y avait du danger, ont répondu : « Il le faut, c'est pour un blessé. » Ont été tués tous deux en accomplissant leur mission de sacrifice. Le brancardier BRUNET (Edme), de la 4^e compagnie, qui avait accompagné les deux infirmiers GAULARD et GÉNEVOIS, a été tué en même temps qu'eux.

1916

L'attente : le bois d'Ailly.

« La victoire s'endort! »

Le régiment, après une courte période de repos dans la région Belrain—Nicoy, revient occuper son ancien secteur du bois d'Ailly.

C'est avec émotion qu'il retrouve les tranchées qu'il a creusées, les organisations qui sont son œuvre, qu'il a défendues victorieusement contre les attaques du Boche et qu'il lui a reprises de haute lutte au milieu de 1915 après leur perte due principalement à l'absence de leurs défenseurs habituels!

Terrain vibrant de souvenirs et aimé en raison des efforts qu'il a coûtés, des sacrifices dépensés sans compter et que rappellent un peu partout les tombes des frères d'armes dont la présence continuelle au milieu des vivants est symbolique : il semble que les camarades morts ne veulent pas se résigner à disparaître complètement parce qu'ils estiment que leur tâche n'est pas encore accomplie, il semble qu'ils veulent encore vivre de la vie des combattants, partager leurs souffrances, leurs dangers, les encourager à la patience, leur prêcher le sacrifice et leur crier vengeance!

Le 56^e va rester là cinq mois, cinq mois de guerre de tranchées, de bombardements, d'efforts perpétuellement renouvelés, d'héroïsmes obscurs que récompense trop rarement la voie de l'ordre (C'est au cours d'un de ces bombardements qu'est tué le sous-lieutenant ROUSSEAU, de la 4^e compagnie).

Le général ROQUES, commandant la 1^{re} armée, cite à l'ordre de l'armée ROUSSEAU, (Émile), sous-lieutenant au 56^e R. I. : « Déjà cité à l'ordre du régiment en septembre 1914, s'est encore fait remarquer par son courage au cours des attaques de mai et d'octobre 1915. A toujours été un modèle d'énergie et de bravoure. Blessé mortellement dans

la nuit du 30 au 31 janvier 1916 en voulant reconnaître un poste ennemi. »

Combien d'unités pourraient réclamer leur part des éloges renfermés dans cette citation de la section de bombardiers du 56^e R. I. à l'ordre de la 15^e D. I. n^o 108, en date du 17 février 1916 :

Valeureuse section, pleine de mordant, qui n'a jamais failli, même sous les pires bombardements, à son renom bien mérité de bravoure et de sang-froid. Harcélé sans cesse l'adversaire et riposté sans merci aux projectiles reçus sans fléchir ni céder grâce à l'allant superbe de ses hommes continuellement soutenus par l'entraîn communicatif du sous-lieutenant TOUX qui commande la section. Depuis le 21 janvier 1916 a eu huit hommes hors de combat.

Le 17 février, le lieutenant-colonel QUIRIN prenait le commandement du 56^e en remplacement du colonel DELAUNAY, placé à la tête d'une brigade.

Entre temps, le 3^e bataillon, puis, pendant une courte période, le 2^e, étaient détachés sur la rive gauche de la Meuse dans le secteur Bislée—Chauvencourt—Paroches, pour étayer des unités territoriales et des formations de cavalerie. Secteur tranquille avec d'agréables ombrages et dont le calme faisait contraste avec l'enfer et la dévastation du bois d'Ailly! Terrain éminemment propre aux patrouilles avec leur cortège d'émotions, d'espoirs, d'imprévu, de déceptions! C'est au cours de l'une d'elles, le 7 février 1916, qu'est blessé mortellement et fait prisonnier le lieutenant GIRON, de la 9^e compagnie, un spécialiste des patrouilles.

Quelques semaines après, le 10 juin 1916, l'adjudant DOUSSOR, de la 6^e compagnie, disparaissait dans les mêmes conditions.

Le 21 juin, le 56^e relevé gagne par étapes le camp de Saffais où il séjournera du 27 juin au 15 juillet : il s'y repose, s'y entraîne et s'y familiarise avec les nouveaux procédés de combat (attaques en terrain libre, liaison avec avion) et avec les armes les plus récentes : F. M. V. B.

Bien en mains, ardent, il va pouvoir répondre à l'effort qui l'attend.

La fournaise : Verdun.

Le 15 juillet, le 56^e quitte le camp et par étapes, puis par autos, il gagne Nixeville, puis la citadelle de Verdun, le 26 au soir.

Il fait partie du groupement D commandé par le général MANGIN.

L'ennemi est aux portes de la ville : il menace à gauche le fort Saint-Michel par le ravin des Vignes, à droite, le fort de Souville dont il touche les pentes.

Le régiment est formé le 31 juillet en deux groupes : le 3^e bataillon et les 5^e et 6^e compagnies sont placés sous les ordres du général BERGE, le lieutenant-colonel QUINIX garde sous son commandement le 1^{er} bataillon, la 7^e compagnie et la 2^e compagnie de mitrailleuses.

Le 1^{er} août, les 5^e (capitaine BORTEAUD) et 6^e compagnies (capitaine PILLEGAND) (groupe du capitaine CATINOR) et le 3^e bataillon (commandant GREINER) sont appelés pour participer à une attaque dirigée sur le village de Fleury.

L'attaque a lieu le 2 août à 13 heures.

Le détachement du capitaine CATINOR a pour objectif l'ouvrage sud-ouest de Fleury, le 3^e bataillon la station de Fleury.

A l'heure fixée, ces deux détachements s'élancent à l'attaque avec un entrain admirable; après un quart d'heure de combat, les 5^e et 6^e compagnies atteignent leur objectif et entraînées par leur élan le dépassent, font plus de 100 prisonniers, capturent 3 mitrailleuses, mais perdent un instant la liaison avec le 3^e bataillon retardé par une forte résistance ennemie au ravin de la Poudrière et aux abris d'artillerie; après un vif combat à la grenade, l'ennemi est bousculé et le 3^e bataillon parvient à hauteur des deux compagnies du 2^e bataillon, entraînant par son exemple le régiment qui se trouve à sa droite dont il facilite la progression. L'avance s'était faite sur un terrain extraordinairement difficile et qui n'était littéralement qu'un vaste champ d'entonnoirs immenses.

Dans la nuit qui suit, les Allemands exécutent deux vio-

lentes contre-attaques qui ne réussissent en aucun point à faire fléchir notre ligne.

Une partie de la journée du 3 est mise à profit pour organiser les positions conquises. Dans la soirée, une attaque générale est déclenchée sur la ligne Thiaumont—Fleury. Le détachement du capitaine CATINOR, placé à la gauche, est séparé du 3^e bataillon par des éléments du 207^e. L'attaque est donnée avec un élan irrésistible; l'ennemi est refoulé dans Fleury, qui est même pendant un certain temps occupé par les nôtres.

Au cours de ces journées d'attaque, le 3^e bataillon fait à lui seul 400 prisonniers et capture 12 mitrailleuses; les 5^e et 6^e compagnies portent à 200 le nombre des prisonniers faits par elles.

Du 4 au 7 août, ces deux détachements du 56^e occupent les abords de Fleury qui sont soumis à un bombardement d'une violence inouïe par obus de 150, de 210 et obus à gaz.

Le 1^{er} bataillon du 56^e (commandant GODARD), la 7^e compagnie (capitaine TRÉVENOR) et la C. M. 2 (lieutenant GIRAUD), restés sous les ordres du lieutenant-colonel QUINIX, se portent le 2 août dans le secteur de la Haie-Renard, au pied du fort de Souville. L'ennemi a attaqué la veille après une préparation d'artillerie qui a anéanti les défenseurs et le chemin de Souville est libre.

Nos troupes se jettent en plein jour au-devant de l'ennemi sur un glacis de 1.000 mètres, malgré des tirs de barrage extrêmement violents.

Le 4 août, l'ennemi continue le bombardement systématique de nos lignes par obus de gros calibre.

Le 5, après un bombardement qui pendant deux heures atteint une intensité exceptionnelle, les Allemands attaquent sur tout le front : ils progressent et menacent bientôt la Carrière où sont nos dernières réserves, le poste de commandement du colonel et le poste de secours encombré de blessés. Tous les hommes disponibles, tambours, agents de liaison, pionniers d'un régiment de zouaves, partent en avant renforcer la ligne sur la droite, les mitrailleurs de la section de réserve accolés à la Carrière fauchent les assaillants. L'ennemi, surpris, hésite et s'arrête. Avec une ardeur infatigable,

nos hommes progressent de trous d'obus en trous d'obus et dans la matinée regagnent tout le terrain qu'ils avaient dû céder, faisant un grand nombre de prisonniers dont la plupart sont tués par l'artillerie et les mitrailleuses allemandes (seul 1 sous-officier et 17 hommes parviennent à l'arrière).

Le 56^e venait ainsi de contribuer à faire échouer une tentative ennemie menée avec des moyens extraordinairement puissants; remplacé dans la nuit du 5 au 6 par le 65^e, il passe intactes les positions qui lui avaient été confiées.

Tous les éléments du 56^e devaient être rassemblés dans la journée du 8 pour prendre part le lendemain à une nouvelle attaque. Dans la nuit du 8 au 9 le contre-ordre arrive en même temps que l'ordre de relève de tout le régiment.

Ces journées d'août 1916 comptent certainement parmi les plus âpres de l'histoire du régiment. Longue est la liste de ceux qui payèrent de leur vie leur dévouement à la patrie et de ce nombre sont le commandant GAUDY, commandant le 2^e bataillon, les capitaines CATINOT, adjudant-major au 2^e bataillon, et DOIRER, commandant la 2^e compagnie, THEVENET, commandant la 7^e compagnie, le lieutenant NERSUM, commandant la 11^e compagnie, les sous-lieutenants ARBY, de la 2^e compagnie, ALEXANDRE et LEUZY, de la 3^e compagnie, GIRAUD, de la C. M. 1, NINGOT, de la 6^e compagnie, GRIVAUT, de la 11^e compagnie, RENAUD, de la C. M. 3; mais si les sacrifices furent lourds, du moins ils ne furent pas vains: contre cette ligne formée successivement par la plupart des régiments de France le flot envahisseur ne réussit qu'à se briser, et de ce fait le 56^e a droit à sa part de gloire. Il peut inscrire fièrement Verdun sur son drapeau.

Trois croix de la Légion d'honneur, 5 médailles militaires, 13 citations à l'ordre de l'armée viennent récompenser quelques-uns de ces braves entre les braves.

C'est le sergent MOREL (François), qui, aux attaques des 2 et 3 août, s'est porté en avant sous un violent feu de mitrailleuses avec quelques hommes, a fait 40 prisonniers dont 1 officier et a pris 2 mitrailleuses.

C'est le sergent DEVELAY, qui, grâce à son énergie et à son sang-froid, a réussi le 2 août à faire 6 Allemands prisonniers après une demi-heure de combat acharné.

C'est le caporal BELIN (Joseph), qui, dans les mêmes circonstances, s'empare d'une mitrailleuse et fait à lui seul 3 prisonniers.

C'est le soldat GUÉRAUX (Auguste), qui fait lui aussi plusieurs prisonniers et oblige l'ennemi à céder un point d'appui fortement organisé.

C'est le sergent infirmier DOUHARD (Claude), qui, faisant fonction d'aumônier régimentaire, s'est toujours fait remarquer depuis le début de la campagne par son courage, son esprit d'abnégation et de sacrifice, qui à plusieurs reprises a ramené seul des blessés de la ligne de feu, dans des circonstances très périlleuses et qui fut tué le 3 août en accompagnant les troupes à l'assaut alors qu'il les encourageait par sa parole et par son exemple. (Citation à l'ordre du groupe-ment D.)

La boue : la Somme.

Le 56^e quitte le 10 août la région de Verdun et par Gerbéviller, Moyen gagne la Lorraine. Le 22, il occupe les secteurs de Mignéville et de Saint-Martin, au nord de Baccarat. Le colonel et le bataillon de réserve cantonnent à Azerailles, gros village lorrain à la population sympathique.

Secteur idéalement calme et tranquille comme le 56^e n'en avait jamais connu jusqu'alors, avec ses bois que l'automne jaunait déjà! Le commandement jugea sans doute qu'il n'était pas digne du régiment, que là n'était pas la place des braves du bois d'Ailly et de Verdun, et le 21 septembre la relève était faite!

Le 56^e se porte au camp de Saffais où il va occuper les cantonnements et les baraquements d'Haussonville.

Il va jouir là d'un repos bien mérité, coupé par des manœuvres et des exercices destinés à rétablir la cohésion dans des unités fortement éprouvées par le feu, et à étudier les modifications apportées aux méthodes de combat par l'expérience des dernières attaques.

Le commandant GREINER, du 3^e bataillon, promu lieutenant-colonel le 27 octobre, prend à cette date le commandement du 56^e que quitte le lieutenant-colonel QUINIX, appelé

à d'autres fonctions. Le commandant CRESKENS, venu du 27^e R. I., est mis à la tête du 3^e bataillon. Le commandant GAUDY, tué à Verdun, est remplacé au 2^e bataillon par le commandant LALLEMENT.

Le 26 novembre, le régiment, bien entraîné et bien en mains, s'embarque pour la Somme en vue d'être engagé dans la bataille commencée le 1^{er} juillet.

Après quelques jours passés dans la région La Vacquerie—Le Mesnil-Conteville, le 56^e occupe, le 20 décembre, le secteur de Belloy-en-Santerre en vue de nouvelles opérations offensives en direction de Péronne.

Mais la continuation de l'offensive est contremandée et le régiment a la charge d'organiser défensivement ce secteur jusqu'à lors offensif.

Cette période est une des plus pénibles de toute la campagne : dans la boue jusqu'au ventre, il faut transporter le matériel à dos d'homme, aller aux corvées de soupe, monter les munitions. Ceux qui ont vu des hommes de quarante ans après toute une nuit de peine dans la boue incapables d'avancer et de continuer la mission bien prosaïque de porter la soupe à leurs camarades, ceux qui les ont vus pleurer d'impuissance comme des enfants devant les gamelles boueuses, savent ce que ces hommes ont pu endurer de tortures dans la glaise de la Somme!

1917

« La victoire endormie! »

Le régiment est relevé le 8 janvier et le 17 il embarque à Grandvillers pour la Champagne. Il débarque à Saint-Hilaire-au-Temple.

Entr'acte : Saint-Hilaire-le-Grand.

Le 21, le 56^e est en ligne dans le secteur de Saint-Hilaire-le-Grand. Le 9 mars, le régiment réussissait brillamment

un coup de main : c'est lui qui avait le privilège d'ouvrir la série de ces petites opérations jusqu'alors inconnues à la division et qui devaient se répéter pendant toute l'année 1917.

Un détachement commandé par le lieutenant LAVINÉ, de la 6^e compagnie, composé de 4 officiers, 8 sous-officiers, 10 caporaux et 96 hommes, tous volontaires et qui s'étaient soigneusement entraînés à l'arrière, exécute, après une préparation d'artillerie très sérieuse, une incursion dans les lignes ennemies dans le but d'identifier les unités qui sont en face de la division, de ramener du matériel et de s'assurer qu'il n'existe pas de préparatifs pour une émission de gaz.

L'opération menée avec un bel entrain réussit pleinement et sans aucune perte : de nombreux abris sont détruits, les occupants qui résistent tués; 10 prisonniers sont ramenés dans nos lignes, dont 9 grâce à la présence d'esprit et au sang-froid du sergent ÉCOCHAARD, de la 6^e compagnie, qui est cité à l'ordre de la IV^e armée.

Une période critique : Maisons-de-Champagne.

Au mois de mars, l'ennemi ayant attaqué Maisons-de-Champagne, le 56^e est relevé dans les nuits des 19 et 20 mars. La division va occuper le secteur Butte du Mesnil—Maisons-de-Champagne, où elle remplace des unités fatiguées, affaiblies par les pertes, et où elle va avoir à fournir un gros effort.

A la suite d'une nouvelle poussée ennemie, au cours des opérations de la relève, le 3^e bataillon alors en réserve est mis, le 28 mars, à la disposition du commandant du 358^e et participe deux jours après à une contre-attaque heureuse.

Le 56^e, d'abord en ligne dans le secteur assez calme de la Truie (sud-ouest de la Butte), relève, le 2 avril, les unités du 10^e R. I. très éprouvées dans le secteur de Maisons-de-Champagne. La situation est très délicate, mais le commandement sait que le 56^e n'a pas de défaillance depuis le début de la campagne et c'est à lui qu'il fait appel en toute confiance.

L'ennemi veut à tout prix conserver la cote 185 qui donne des vues sur ses arrières et il y met les effectifs et l'artillerie nécessaires. Si Maisons-de-Champagne tombe en son pouvoir,

il aura là un observatoire précieux et dangereux pour nous et c'est toute la Main de Massige qui sera prise à revers.

Le terrain que le régiment occupe est complètement bouleversé : pas de tranchées, pas d'abris, pas de boyaux; les mouvements de jour sont impossibles sur ce terrain découvert (c'est au cours d'une reconnaissance en plein jour que tombe mortellement frappé, le 25 avril, le lieutenant BOURNASSET [Roger] de l'état-major du régiment), et de nuit les mitrailleuses balayaient les pistes. Dans l'étroite rigole que creusent nos hommes, dans les trous où ils se terrent, la boue stagne et s'accumule.

Des efforts sont faits pour reconquérir la tranchée de Posen et les abris qu'elle renferme. Le 20 avril, une petite attaque où se distinguent particulièrement le sous-lieutenant FOURCARELOR (Léon), de la 1^{re} compagnie, chargé de l'exécution, et le sergent CORNIGLION (Adrien), de la 1^{re} compagnie, est exécutée par un groupe de volontaires avec un entrain admirable; elle permet de faire 41 prisonniers; mais l'ennemi déclenche immédiatement une violente contre-attaque et après une lutte meurtrière à la grenade parvient à reprendre tout ce qu'il venait de perdre.

S'il n'est pas possible d'arracher à l'ennemi avec les moyens d'artillerie très réduits dont on dispose le terrain qu'il a conquis, du moins faut-il lui enlever tout espoir d'augmenter ses gains, et l'organisation du terrain est entreprise en dépit des tirs violents de torpilles et d'obus et menée à bonne fin par un effort admirable de chaque jour et de chaque nuit.

Ceux qui ont vécu cette dure période n'oublieront jamais ce qu'elle a comporté d'angoisses, de souffrances, de fatigues, de dangers, de labeurs, et les souvenirs accourent en foule dans leur cœur et sous les yeux aux noms de Guérlais, de l'Observatoire, du Fortin, des barrages de C 7, de C 9, de C 10..., de Fer de Lance.

Un secteur à coups de main : la Butte du Mesnil.

Relevé le 12 mai par le 230^e, le régiment vient occuper le secteur voisin au sud-ouest de la Butte du Mesnil.

Là encore, il prouve sa supériorité sur l'adversaire; ses détachements de volontaires se spécialisent dans l'exécution des coups de main avec des officiers comme les sous-lieutenants BLANCHARD (Pierre), DENIZEAU (André), MAGNAN (Pierre) et plus tard AULOIS (Félix), et des combattants d'élite comme les sergents MARTIN (Marcel), LANGLOIS (Abel), BILLARD (Maurice), les caporaux KEIFF (Louis), HUYEY (Raoul), LESAGE (Louis), les soldats LECLERCQ (Charlemagne), PERNETTE (Louis), LEGRAND (Victor), MALLETERRE (Paul), ROUHETTE (Georges), etc. Les incursions multiples qu'ils exécutent dans les lignes ennemies permettent de ramener chaque fois des prisonniers et du matériel, le plus souvent sans aucune perte de notre côté. Les actes de sang-froid, de bravoure, de dévouement accomplis dans ces circonstances sont innombrables. C'est au cours d'une de ces petites opérations que le sergent LANGERON (Eugène), de la 9^e compagnie, gagne sa médaille militaire le 21 juin 1917, pour avoir, ayant été atteint par une grenade incendiaire, à peine pris le temps de se laisser arracher ses vêtements qui flambaient et s'être rejeté aussitôt dans la mêlée avec une audace et une bravoure qui ont fait l'admiration de tous.

A la suite d'une de ces incursions profondes, exécutée toutefois avec un effectif plus considérable, la 9^e compagnie est citée à l'ordre du 8^e C. A. n^o 302, du 7 février 1918.

Le général commandant le 8^e C. A. cite à l'ordre du corps d'armée la 9^e compagnie du 56^e R. I. :

Sous la direction énergique et intelligente du capitaine CLAVE, a fait, dans un élan magnifique, une incursion dans la troisième ligne allemande, le 28 janvier 1918.

A chassé l'ennemi de cette ligne en lui faisant des prisonniers dont un officier et en lui causant des pertes. Après avoir opéré des destructions, est rentrée dans nos lignes au complet en ramenant une mitrailleuse et un granatenwerfer.

Par contre, les coups de main exécutés par l'ennemi dans nos lignes ont beaucoup moins de succès : la plupart échouent lamentablement grâce à l'habileté des dispositions prises, grâce aussi et surtout au sang-froid, à l'énergie et à la vaillance de nos hommes et de leurs chefs. C'est ainsi que, le

11 octobre 1917, le grenadier BARREAU (Germain), apercevant l'ennemi hors d'atteinte des grenades, s'est emparé d'un fusil-mitrailleur dont l'équipe venait d'être mise hors de combat et l'a actionné avec adresse, obligeant une partie des assaillants à refluer dans ses lignes (citation à la division). Malheureusement, trop souvent les chefs de groupes de combat, animés du plus pur esprit de sacrifice, paient de leur vie le désir qu'ils ont d'étudier de près la marche du bombardement préparatoire, d'observer la progression de l'attaque et de surveiller la prise du dispositif de défense : c'est dans ces conditions que sont mortellement frappés les sous-lieutenants BOIVERT (Samuel), de la 2^e compagnie (19 juin), CHABANNE (Marius), de la 1^{re} compagnie (11 octobre), BUSSEUIL, de la 11^e compagnie (1^{er} janvier).

Le mérite de tous ceux qui ont vécu de pareils instants ne saurait donc être proclamé trop haut et les fractions, compagnies ou sections qui ont été assez heureuses pour faire échouer ces incursions ennemies, sont dignes des citations suivantes à l'ordre du régiment qui leur furent accordées par le lieutenant-colonel GREINER, commandant le 56^e R. I. :

ORDRE DU RÉGIMENT N° 295, DU 19 MAI 1917

La 10^e compagnie du 56^e R. I., sous les ordres du lieutenant DUMONT, après avoir subi un bombardement violent d'obus, de torpilles et de grenades, a repoussé une attaque allemande sur un point de sa ligne formant saillant et a réussi à maintenir intactes ses positions après avoir fait subir à l'ennemi des pertes sérieuses.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 386, DU 16 OCTOBRE 1917

La 2^e section de la 1^{re} compagnie du 56^e R. I., sous les ordres du sergent MASSKY, après avoir subi dans la matinée du 11 octobre 1917 sans sourciller une violente préparation faite par torpilles et obus de gros calibre, a, le soir venu, repoussé avec succès un coup de main ennemi.

La 4^e section de la 2^e compagnie du 56^e R. I. a brillamment repoussé un coup de main tenté par l'ennemi, le 11 octobre 1917, après une préparation intense d'artillerie et l'a fait échouer complètement.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 405, DU 24 NOVEMBRE 1917

La 4^e section de la 6^e compagnie, sous les ordres de l'adjudant BOYER, s'est particulièrement distinguée le 23 novembre 1917, en repoussant un coup de main préparé par un violent bombardement, n'a laissé personne aux mains de l'ennemi et a maintenu intactes toutes ses positions.

ORDRE DU RÉGIMENT N° 4, DU 8 JANVIER 1918

La 3^e section de la 11^e compagnie, lors du coup de main ennemi du 1^{er} janvier 1918, sous l'énergique commandement de son chef, le sous-lieutenant BUSSEUIL, puis du sergent DESPREZ, a vaillamment défendu les deux îlots qu'elle occupait et a réussi par sa résistance à empêcher l'ennemi de pénétrer dans nos lignes.

Depuis le 7 mai 1917, le 1^{er} bataillon est commandé par le capitaine GIROD (promu commandant le 1^{er} août 1917) qui avait remplacé le commandant MICHEL, successeur lui-même du commandant GODARD, évacué en février 1917.

Le 28 juillet, le capitaine JACOB (promu commandant le 8 octobre) prend le commandement du 2^e bataillon en remplacement du commandant LALLEMENT évacué.

Le 56^e reste jusqu'au printemps 1918 dans ce secteur de la Butte du Mesnil, occupant alternativement le sous-secteur de la Truie, celui de Beauséjour, les camps Madelin, Allègre, Saint-Jean.

Long séjour coupé par un repos du 8 août au 16 septembre, à Écurey-sur-Cooles, près Châlons-sur-Marne.

Grâce à leur excellent esprit, grâce à leurs qualités natives, grâce à la sollicitude de leurs chefs très attentionnés à leur éviter les fatigues et les pertes inutiles et à leur procurer le maximum de confort compatible avec la situation, nos hommes continuent à avoir un excellent moral et restent toujours disciplinés, pleins d'entrain, de bonne humeur et confiants dans leurs chefs.

Mais il faut toutefois reconnaître qu'ils commencent à trouver bien monotone cette vie trop régulière d'efforts sans éclats, de fatigues obscures, de souffrances sans gloire, et ces larges ondulations crayeuses et tristes où bien souvent

les bois de sapin ne montrent plus que des souches coupées au ras du sol.

Ils en ont assez de ces séjours prolongés dans des tranchées profondes comme des tombeaux et dans des abris obscurs. Ils veulent vivre, ils ont soif de changements, d'espace, de clarté, de grand air; la pratique des coups de main a réveillé et exalté chez tous le goût des aventures, l'attrait du nouveau et de l'inconnu, les qualités d'allant qui sommeillaient en eux, et ils appellent de tous leurs vœux la guerre de mouvement, la lutte au soleil avec ses incidents, ses imprévus, ses périodes de vie intense.

L'année 1918 va leur donner pleine satisfaction et leur apporter, en sus, ce qu'ils attendent depuis plus de trois ans : la *Victoire*.

1918

« La victoire prend son vol! »

Dès le mois de février l'année s'annonce comme devant être agitée et fertile en événements et en surprises.

Un lever de rideau : la Galoche.

Le coup de main profond de la Galoche en février amène, le 1^{er} mars, une réaction très dure de l'ennemi qui, grâce aux moyens puissants qu'il met en œuvre, arrive à rétablir la situation d'avant les attaques, malgré la résistance admirable de nos troupes et notamment du 1^{er} bataillon du 56^e, malgré la ténacité, l'énergie, le sang-froid d'officiers comme le sous-lieutenant ALIGNOL (Claudius), de la C. M. 1 (citation à l'ordre de la division d'infanterie), qui repousse à la grenade avec ses mitrailleurs un groupe d'ennemis qui l'avait débordé et sommé de se rendre, et tue un Allemand de sa propre main à coup de revolver, et d'hommes comme le fusilier-mitrailleur COSRE (Louis), de la 3^e compagnie (citation à l'ordre de la division d'infanterie), qui debout sur le parapet, l'arme

à l'épaule, arrête net par un feu de surprise efficace des groupes ennemis qui tentaient d'aborder nos lignes, les mitraillant à 20 mètres et leur infligeant des pertes sérieuses, comme le soldat BURIDAN (Paulin) (citation à l'ordre de la brigade) qui, étant sur le point d'être capturé, a réussi à s'échapper, et qui, tombé encore deux fois entre les mains de l'adversaire, est parvenu à s'évader sous le feu de l'ennemi.

Au cours de cette affaire pénible se distingue particulièrement la 4^e section de la 3^e compagnie qui est citée à l'ordre de la brigade n^o 119, du 13 mars 1918, avec le motif suivant :

La 4^e section de la 3^e compagnie, sous le commandement énergique de son chef, le sous-lieutenant LAROKÉ, a arrêté par un dur combat, où chacun se surpassa, une violente attaque de front et de flanc, protégeant ainsi l'ensemble de notre ligne de soutien, obligeant l'ennemi à abandonner la conquête de son objectif et lui faisant deux prisonniers dont un officier.

A la date du 1^{er} mars, le commandant CRESKENS passe adjoint au colonel et est remplacé dans le commandement du 3^e bataillon par le capitaine QUARRÉ DE VERNEUIL.

En mars, après avoir réalisé le dispositif de défense en profondeur qui fera merveille le 15 juillet lorsque l'ennemi attaquera dans ce secteur, le régiment est relevé et va cantonner près de Châlons-sur-Marne, à Sarry, où il pense prendre un repos bien gagné.

La guerre en rase campagne : la Picardie, Orvillers-Sorel.

C'est le moment même choisi par l'ennemi pour déclencher sa première grande offensive de l'année sur le front anglais. Son avance est inquiétante, la situation est critique. Il faut d'urgence des troupes pour retarder d'abord puis contenir l'adversaire et pour boucher la brèche largement ouverte entre l'armée française et l'armée anglaise.

Quarante-huit heures après son arrivée à Sarry, le 56^e est embarqué en camions-autos et après un jour et une nuit de voyage est débarqué à Choisy-au-Bac.

Mais l'ennemi continuant sa poussée entre Montdidier et Lassigny, la 15^e D. I. passe sur la rive droite de l'Oise et est engagée dans le secteur de Gournay-sur-Aronde, le 5^e devant Orvillers-Sorel, entre le bois de l'Épinette et le bois de Gueule. L'ennemi, qui les jours précédents s'était montré actif, voit sa méthode d'infiltration en défaut devant la vigilance de nos Bourguignons habitués à ne point se laisser surprendre. Nos troupes au contraire exécutent avec succès plusieurs raids dans la position ennemie ou réalisent des rectifications de ligne : c'est à la suite d'une de ces opérations particulièrement réussie que le général ARBANÈRE, commandant la 15^e division, cite à l'ordre de la division la 10^e compagnie :

ORDRE N° 247 EN DATE DU 19 AVRIL 1918

La 10^e compagnie, compagnie d'élite qui sous l'énergique impulsion de son chef, le lieutenant DUMONT, fait preuve, en toutes circonstances, du plus beau mordant. Le 4 avril 1918 s'est élancée à l'assaut d'un bois solidement organisé et malgré un violent feu de mitrailleuses a atteint l'objectif qui lui était fixé; s'y est maintenue, malgré de violentes contre-attaques.

Déjà citée pour sa belle conduite au cours d'un coup de main en Champagne.

Au cours de la même affaire, le soldat DELURET (François), de la 11^e compagnie, se distinguait particulièrement (citation à l'ordre de l'armée) en engageant courageusement la lutte avec un officier allemand qui essayait de lui barrer le chemin, il le tuait à coup de fusil, blessait et faisait prisonnier un autre officier qui accourait au secours de son camarade.

Quelques jours après, le lieutenant BOUFFECHOUX et le sous-lieutenant PLAN, tous deux de la 3^e compagnie, donnaient un bel exemple de dévouement et d'esprit de sacrifice en allant en terrain découvert et en plein jour, à 50 mètres d'un poste ennemi, chercher le corps d'un soldat du régiment tué le matin au cours d'un coup de main et en le ramenant dans nos lignes.

Un travail acharné fait bientôt de ce terrain où rien n'existait à notre arrivée, puisque la relève avait eu lieu au cours

d'une accalmie de la bataille, un secteur bien organisé dont la défense est étudiée avec un soin méticuleux et qui se renforce chaque jour grâce à un effort incessant des chefs et des hommes : les vergers et les boqueteaux sont transformés en véritables petites forteresses, et l'ennemi devra pour passer employer désormais des moyens plus puissants en matériel et en hommes.

Tous d'ailleurs se plaisent dans ce secteur, si différent des secteurs occupés précédemment et où tranchées et boyaux sont réduits au minimum ! Tous aiment cette vie au milieu des prairies, des bois, des vergers à peine effleurés par la guerre, et des villages abandonnés en hâte par les habitants.

Au cours de cette période, le régiment a à déplorer la mort des sous-lieutenants BORNE (Paul) (5 mars), de la C. M. 3, LAFORÊT (Louis), de la 3^e compagnie; le capitaine QUARRÉ DE VERNEUIL, commandant le 3^e bataillon, blessé le 5 avril, est jusqu'à la fin de la campagne remplacé par son adjutant-major, le capitaine CLAVE.

On ne passe pas : l'Aisne, Moulin-sous-Touvent.

Fin mai, le secteur est organisé et calme pour quelques jours encore. La tâche demandée à la division est terminée. On peut la relever sans inconvénient, et le 5^e cède, le 29 mai, la place à un régiment de la 58^e division.

L'offensive du Chemin des Dames est alors en plein développement : une vague ennemie déferle entre l'Oise et l'Aisne et menace d'aborder et de submerger la forêt de Laigue.

Il faut une digue pour l'arrêter : c'est à la 15^e division que le commandement fait appel, et là encore le 5^e va montrer qu'il est à la hauteur de toutes les situations même les plus délicates.

Le 31 mai, le régiment est entre Moulin-sous-Touvent et la ferme Écafaut. L'ennemi presse de toutes parts et a franchi l'Aisne plus à l'est. Le 2^e bataillon envoyé en renfort à la 55^e division qui subit depuis plusieurs jours le choc de l'ennemi et se replie se porte, le 1^{er} juin au matin, au nord-est de Moulin-sous-Touvent. L'ennemi attaque sans répit;

la 55^e D. I. dont les hommes sont littéralement épuisés côté; le 2^e bataillon du 56^e, qui ne sait pas ce que c'est que de reculer, reste seul sur l'emplacement qui lui a été fixé, permettant ainsi à la 55^e division de se reformer plus en arrière et de reprendre haleine. Bientôt renseigné sur la situation critique du 2^e bataillon, le colonel du 56^e envoie à son secours les 1^{er} et les 3^e bataillons, avec mission de relier le 2^e bataillon au 134^e R. I. qui est à la ferme des Loges. Nos deux bataillons traversent le ravin de Moulin-sous-Touvent et délogent à la baïonnette l'ennemi qui tente d'encercler le 2^e bataillon.

A la suite de cette affaire, le lieutenant-colonel GREINER, commandant le 56^e R. I., cite à l'ordre du régiment.

ORDRE N° 97 EN DATE DU 9 JUILLET 1918

Le 2^e bataillon du 56^e régiment d'infanterie, sous les ordres du chef de bataillon JACOB, a contenu, le 1^{er} juin 1918, un ennemi supérieur en nombre, l'empêchant de prendre pied dans Moulin-sous-Touvent. Complètement isolé pendant douze heures, à la tête d'un ravin, a donné le plus bel exemple de discipline et de dévouement en se maintenant sur les positions, et en permettant aux renforts d'arriver et de rétablir la situation.

Au cours de ce combat de rencontre, bien des exploits sont demeurés inconnus, et leurs auteurs ne furent récompensés que par la conscience du devoir accompli.

Parmi les autres, citons les soldats GROGUENIN (Arsène), AUBERT (Adrien), GODART (René), ROBERT (Paul), de la 5^e compagnie, qui, après avoir blessé et tué plusieurs Allemands, n'ont pas hésité à se porter en avant de nos lignes pour aller chercher et ramener un Allemand qu'ils avaient blessé (citation à la division). Nommons également les soldats PHÉLEBON (Robert) et HOSTE (Louis), de la 6^e compagnie, blessés tous deux en se portant malgré le feu violent de l'ennemi au secours, le premier, d'un camarade tombé au cours d'une patrouille et disparu, le second de son chef de section blessé. (Citation à l'ordre de l'armée.)

Quelques jours après, c'était au tour des sergents GRILLET (Alfred) et LAUPRÉTRE (Jacques), de la 3^e compagnie, de se

distinguer par leur initiative et leur résolution. Profitant d'un tir de notre artillerie, ils se portaient en plein jour près d'un poste ennemi d'où ils chassaient les occupants, s'installaient dans la position conquise et la défendaient à l'aide des mitraillettes et des munitions abandonnées par l'ennemi.

Un coup de boutoir : Puiseux.

Le régiment occupe et organise son nouveau secteur jusqu'au 8 juillet. Le travail est heureusement facilité par la présence d'anciennes lignes datant de 1916 et dont les défenses accessoires, les tranchées, les boyaux, les abris, sont utilisés à nouveau.

Le 3, les 2^e et 3^e bataillons attaquent la ferme Puiseux, centre de résistance important avec sa creute profonde, et les organisations voisines en liaison à droite avec la 55^e D. I.

L'objectif est enlevé après une lutte qui fut acharnée surtout à gauche où le 3^e bataillon ne peut venir à bout des résistances qu'après un combat de plusieurs heures à coups de grenades et de V. B. Au cours de cette affaire brillamment menée se distinguent particulièrement : le lieutenant CIRA (croix de la Légion d'honneur), qui enlève magnifiquement sa compagnie, l'entraîne à l'assaut de la ferme, s'en empare et y capture de nombreux prisonniers et plusieurs mitrailleuses; le sergent MARTIN (Marcel) (citation au régiment), qui le seconde puissamment et fait à lui seul 10 prisonniers; l'aspirant MAZOYER (Marcel), de la 7^e compagnie, qui avec sa section fait sans pertes 28 prisonniers dont 2 officiers et s'empare d'une mitrailleuse; le sergent TEISSEIRE (Jean) (Médaille militaire), de la 9^e compagnie, qui, pendant plus de six heures, mène un combat à la grenade extrêmement dur avec une ténacité et un entrain admirables et conquiert avec quelques grenadiers 400 mètres de boyau; le caporal RAVAUX (Joseph) (citation au régiment), de la 11^e compagnie, qui, par sa bravoure et son énergie, réussit à enlever à l'ennemi un barrage puissamment défendu.

Cette opération, menée avec un entrain remarquable par des troupes qui n'ont cessé depuis plusieurs mois d'être à

la peine, est récompensée par la citation à l'ordre de l'armée des deux bataillons qui ont été engagés.

ORDRE DE LA X^e ARMÉE N° 342, DU 2 OCTOBRE 1918.

Le général MANGIN, commandant la X^e armée, cite à l'ordre de l'armée :

Le 2^e bataillon du 56^e R. I., sous les ordres du capitaine PILLEGAND, commandant provisoirement le bataillon, a conquis, le 3 juillet 1918, dans un superbe élan et à la suite d'une âpre lutte à la grenade, une ferme fortement organisée. A fait 40 prisonniers et pris de nombreuses mitrailleuses et engins de tranchée.

LE 3^e BATAILLON DU 56^e R. I.

Sous les ordres du capitaine CLAVE, commandant provisoirement le bataillon, s'est porté, le 3 juillet, à l'assaut des lignes ennemies, avec une ardeur admirable. A vaincu de haute lutte les résistances opiniâtres qu'il a successivement rencontrées et, pendant sept heures de combat acharné, a donné un exemple superbe de volonté, d'audace et de ténacité.

Plusieurs officiers tués au cours de l'action ne purent malheureusement pas jouir d'un triomphe auquel ils avaient particulièrement contribué. Tels sont le capitaine BAIN (Auguste), commandant la 5^e compagnie, le lieutenant BLANCHARD (Pierre), commandant la 10^e compagnie, le sous-lieutenant DAILLANT (Philibert), de la 9^e compagnie.

Quelque temps auparavant, le 17 juin, le lieutenant BOLLOTTE (Théophile) avait payé de sa vie le dévouement et le zèle dont il était coutumier.

La guerre dans les ruines : Tracy-le-Val.

Après l'attaque de la ferme Puisieux, par suite d'un remaniement du secteur, le 56^e est déplacé et glisse de la droite à la gauche du front de la division. Il se trouve alors en ligne devant Tracy-le-Val, aux ruines vieilles de plus de deux ans et envahies par les herbes, et dans le bois de Viesigneux aux frais ombrages et aux carrières souterraines précieuses comme abri.

Le régiment, tout en travaillant à réaliser une organisation défensive plus rationnelle que celle de 1915-1916 et basée sur l'expérience des dernières attaques, se repose de ses fatigues en prévision de nouveaux efforts.

C'est là qu'est blessé mortellement, le 15 juillet, un des plus braves officiers du 56^e, le lieutenant CIRRA, commandant la 7^e compagnie.

Le réveil de la victoire : Caisnes, la marche à l'Oise.

Après quelques jours passés à l'arrière à Saint-Crépin-aux-Bois, vers le milieu d'août, le 56^e est appelé, avec le reste de la division, à participer à une grande offensive de l'armée MANGIN (X^e armée) qui aura pour but et pour résultat de refouler jusqu'à l'Oise et l'Ailette la partie de la ligne ennemie qui se trouve entre l'Oise et l'Aisne (18 au 29 août), puis dans une deuxième série d'opérations de pousser jusqu'à la ligne Hindenburg au sud de La Fère, dans la forêt de Saint-Gobain.

Le régiment qui, depuis deux ans, n'a fait que de la guerre de tranchées coupée de petites opérations partielles va, se trouver en liaison et en collaboration avec des unités d'élite spécialistes des attaques, division marocaine, 38^e division..., dont les belles qualités offensives et la valeur pourraient par contraste faire ressortir l'infériorité du 56^e : la comparaison ne lui sera-t-elle pas trop défavorable? Craintes heureusement vaines!

Sans période d'entraînement préalable et de manœuvre, le régiment, qui depuis les deux jours de repos qu'il a eus à Sarry au mois de mars est toujours en première ligne, va très honorablement tenir sa place, remplir la mission qui lui est confiée, atteindre ses objectifs et naturellement conserver le terrain conquis, car le 56^e ne perd jamais ce qu'il tient une fois!

La première phase de l'attaque se déroule le 18 août; elle consiste à s'emparer de la position principale de résistance ennemie.

A 18 heures, le 56^e avec le 134^e à droite, le 10^e à gauche,

enlève le plateau situé entre Nampcel et le bois de la Montagne malgré un terrain difficile, très mouvementé (ravins de Maison Rouge, Maison Neuve, Fond Lalain) et malgré les feux de mitrailleuses (les sous-lieutenants BAUDIN (Arthur), de la 9^e compagnie, DE CARNÉ (Jean), de la 9^e compagnie, MINVILLE (Pierre), de la 11^e compagnie, sont tués à la tête de leur section), et s'installe avec deux bataillons (1^{er} à droite, 3^e à gauche) dans les tranchées Siegfried et Brunehilde, le 2^e étant en réserve.

La profondeur du terrain conquis est de 1.500 à 2.000 mètres. Trois contre-attaques montées par l'ennemi sont brisées par nos feux dans la nuit du 18 au 19 et la journée du 19.

La deuxième phase de l'attaque commence le 20 août. Elle a pour but d'achever l'enlèvement de la première position ennemie et d'exploiter le succès en poussant jusqu'à l'Oise. Elle met en jeu, en prévision des résistances à vaincre et de l'effort à fournir, des effectifs plus considérables et des moyens plus puissants, en particulier la division à notre droite est dotée de chars d'assaut.

Le premier objectif est situé à 4 kilomètres : c'est la route de Cuts à Pontoise.

A 7^h 10, l'attaque se déclenche. Les trois bataillons échelonnés en profondeur dans l'ordre 2^e, 3^e, 1^{er}, s'élancent sur le bois de la Montagne, bousculent l'ennemi, font tomber par la manœuvre et l'encercllement les résistances qui s'offrent (le sous-lieutenant VAUCHER (Léon), de la 7^e compagnie, est tué à ce moment en plein assaut) et atteignent Belle-Fontaine sans perdre un seul instant la liaison à droite qui avait été imposée comme mission essentielle.

Mais un trou de plus de 2 kilomètres en plein bois se creuse à notre gauche, le 10^e R. I. n'ayant pu progresser par suite d'une violente résistance. Le régiment a son aile gauche complètement en l'air, et il en résulte, par suite d'une infiltration ennemie à travers ce terrain couvert et propice aux surprises, des incidents de combat, comme la capture par l'adversaire, en arrière de nos bataillons d'assaut, d'agents de liaison, de coureurs, de groupes de renforts. Dans l'un de ces groupes faits ainsi prisonniers et composé d'une dizaine d'hommes de la 5^e compagnie, le soldat GAUTHIER (Pierre)

(citation à l'ordre du régiment) réussit à tromper l'escorte sur l'itinéraire suivi et parvient à se faire délivrer par le soldat LHOUMEAU (Gaston), de la 7^e compagnie (citation à l'ordre du corps d'armée), et quelques camarades d'une compagnie voisine ! C'est au tour de l'escorte d'être prisonnière !

Ce trou dangereux est finalement bouché dans l'après-midi par l'intervention des bataillons de réserve. L'ennemi qui a arrêté la progression du 10^e R. I., menacé lui-même sur son flanc et ses derrières, se replie alors. La rupture du front est complète.

Caisnes est pris le 21 au matin et nos patrouilles sont sur la route de Cuts à Pontoise. 33 canons dont 27 lourds sont capturés près de Caisnes et s'ajoutent au butin du 18 (plusieurs dizaines de mitrailleuses, des minenwerfers et 3 pièces de 77 antitanks).

Au cours de ces brillantes attaques nombreux furent les actes de bravoure, de courage, de sang-froid, de dévouement. Il est difficile de faire une sélection. On peut toutefois indiquer parmi ceux qui se sont particulièrement distingués, dans l'affaire du 18 : le sergent CHEVROT (Joseph), de la 9^e compagnie, qui réussit à faire 40 prisonniers dont 1 officier, les sergents HUDIN (Paul) et MEULEAU (Désiré), de la 9^e compagnie, qui participent à la capture de nombreux prisonniers (ces trois sous-officiers sont cités à l'ordre du corps d'armée). Dans l'affaire du 20 : le sergent MARTIN (Marcel), de la 7^e compagnie (citation au corps d'armée), le caporal KEIFF, de la 6^e compagnie (Médaille militaire), qui contribuent puissamment à réduire des îlots de résistance, capturent mitrailleuses et prisonniers, le caporal EXTRAANGLE (citation à l'armée), de la 5^e compagnie, qui s'étant offert à réduire un nid de mitrailleuses, y réussit complètement et ramène 2 mitrailleuses et 17 prisonniers dont 1 officier ; l'adjudant mitrailleur NOURRY, de la C. M. 2 (citation à l'armée), qui sautant sur une mitrailleuse en tue les servants à coups de revolver et est blessé en se précipitant sur une autre pièce.

Mais les succès ne s'arrêtent pas là ; la poussée continue le 21 et les jours suivants par bonds successifs marqués par la ferme Louvetain (21 août), l'Usine (22 août) et le 23, le régiment borde l'Oise à Quierzy (1^{er} bataillon) et Manicamp (2^e bataillon).

A la suite de cette brillante opération, le général MANGIN, commandant la X^e armée, cite à l'ordre de l'armée (ordre n° 344, du 12 octobre 1918) :

LE 56^e R. I.

Régiment d'élite qui a toujours fait preuve, depuis le début de la campagne, de ténacité dans la défensive et d'élan dans l'attaque. Sous l'énergique impulsion du lieutenant-colonel GRÉNER a, au cours des opérations du 18 au 22 août 1918, pris part à deux attaques, a atteint tous ses objectifs en faisant des centaines de prisonniers et capturant 33 canons dont 27 lourds, de nombreuses mitrailleuses et un matériel considérable.

Toujours plus loin : L'Ailette, la poussée sur la ligne Hindenburg.

Du 24 au 28 août, le régiment reprend haleine dans ce secteur Quierzy—Manicamp qu'agitent quelque peu de brusques C. P. O. ennemis, et des bombardements par obus à gaz (notamment à ypérite et sternutatoires) et par avions.

Le 29 août, une nouvelle attaque doit nous faire franchir l'Ailette et le canal au nord dont l'ennemi tient la rive droite et nous faire border la route de Manicamp à Marizelle.

Seule, la 6^e compagnie peut atteindre son objectif. Elle capture des mitrailleuses et un nombre de prisonniers très supérieur à son effectif (qui ce jour-là était de 47). Cet exploit audacieux est récompensé par la citation suivante à l'ordre du régiment n° 191, en date du 12 novembre 1918.

Le lieutenant-colonel GRÉNER, commandant le 56^e, cite à l'ordre du régiment :

LA 6^e COMPAGNIE DU 56^e R. I.

La 6^e compagnie, unité d'élite, aux ordres du lieutenant CHAUNOR, chargée, le 29 août 1918, de passer l'Ailette de vive force et de s'emparer de la route Manicamp—Marizelle, fortement tenue par l'ennemi, a atteint ses objectifs en faisant une centaine de prisonniers et en s'emparant de plusieurs mitrailleuses.

Le 3^e bataillon à droite a réussi lui aussi à passer l'Ailette, mais voit sa progression arrêtée par des feux de flanc partant de La Pieterloye que le régiment de droite n'a pu enlever.

Sur la rive droite de l'Oise, la 38^e division continue à refouler l'ennemi. Le 4 septembre, à 17 heures, la 7^e compagnie (à l'effectif de 40 combattants), à laquelle est adjoint un peloton de mitrailleuses, franchit l'Oise et le canal latéral à l'Oise et exécute une reconnaissance hardie au nord de la rivière; elle prend le contact avec l'ennemi qui bat en retraite et va assurer en pleine nuit, à Marest—Dampcourt, la liaison avec le 10^e R. I. Le lendemain, sa mission terminée, le lieutenant SIMON, qui la commande, rejoint son bataillon avec tout son monde.

Dans la nuit du 4 au 5, les reconnaissances envoyées, — c'est au cours de l'une d'elles qu'est tué le sous-lieutenant LAURENT (Georges), de la 2^e compagnie, — signalent que l'ennemi occupe toujours le canal de l'Aisne à l'Oise.

Le 5 septembre, la progression reprend; l'ennemi vient de lâcher cette ligne d'eau et sous notre poussée doit nous abandonner successivement Bichancourt, Marizelle, Autreville, les faubourgs sud de Chauny, Sinceny...

Le 6, le mouvement continue, mais l'ennemi tient sous son feu le débouché est de Sinceny. Le 1^{er} et le 2^e bataillon sont obligés de faire un long mouvement débordant par la basse forêt de Coucy pour faire tomber successivement cette résistance, puis les buttes de Rouy sur lesquelles l'ennemi s'accroche jusqu'au matin du 7, et enfin Amigny-Rouy.

Le 56^e, qui pendant toute cette poursuite avait été avant-garde de la division, est dépassé par les autres régiments qui vont jusqu'au contact de la ligne Hindenburg.

Le 11 septembre, il est relevé. Par étapes il gagne les rives de l'Oise vers le Plessis-Brion et est transporté par bateaux dans l'Île-de-France, à l'ouest de Chantilly.

Il s'installe à Bornel, Belléglise, Hédonville, pays pittoresques et calmes. Il va enfin jouir là d'un repos bien gagné par une succession d'efforts ininterrompus depuis son passage à Sarry, au mois de mars.

Mais la tâche du 56^e n'est pas terminée, et il va encore avoir à apparaître une dernière fois sur les champs de ba-

taille où de plus en plus s'accroît la défaite de la formidable armée allemande.

**En pleine poursuite : entre Somme et Oise,
Fontaine-Notre-Dame.**

La marche générale des opérations autour de Saint-Quentin avait amené dans cette région l'enfoncement de la ligne Hindenburg. Il s'agit d'exploiter le succès et de rejeter l'ennemi d'abord sur l'Oise et sur Guise.

L'encadrement du régiment est alors le suivant :

Lieutenant-colonel GREINER, commandant le régiment.
Chef de bataillon CRESKENS, commandant adjoint.
Capitaine LONGCHAMBOIS, capitaine adjoint.

1^{er} bataillon.

Commandant GIROD.
Sous-lieut. MAYRIS, adjoint.
1^{re} C^{ie} : Capitaine LEFRANC.
2^e C^{ie} : Lieut. FOURCHELOT.
3^e C^{ie} : Lieut. BOUFFECHOIX.
C. M. 1 : Lieutenant COLLEAU.

2^e bataillon.

Commandant JACOB.
Capitaine PILLEGAND, adjoint.
5^e C^{ie} : Lieutenant SINAULT.
6^e C^{ie} : Capitaine POROT.
7^e C^{ie} : Lieutenant GOMMERY.
C. M. 2 : Capitaine GUÉNOCHE.

3^e bataillon.

Capitaine CLAVE, commandant le bataillon.
9^e C^{ie} : Lieutenant LECLERC.
10^e C^{ie} : Capitaine DUMONT.
11^e C^{ie} : Lieutenant MARTIN.
C. M. 3 : Sous-lieutenant MASSON.

Le régiment quitte ses cantonnements de repos le 2 octobre. Transporté par voie ferrée jusqu'à Nesle, il se rapproche ensuite de Saint-Quentin, au nord duquel il se porte le 8 dans la matinée.

La division est engagée au nord-est de Saint-Quentin, par régiments successifs : 56^e en tête, comme il sied, et comme pour la poursuite du 5 septembre.

Le régiment traverse la Somme pendant la nuit. Le 9 octo-

bre, à 6 heures, il attaque en partant de Morcourt. Le 2^e bataillon est à gauche, le 3^e à droite, le 1^{er} en soutien.

L'ennemi se replie en direction de Fontaine-Notre-Dame. La réaction de l'artillerie allemande est peu sérieuse et les premiers kilomètres sont franchis dans de bonnes conditions.

Mais, dès que les éléments de tête abordent la position Fonsomme-Fontaine-Notre-Dame, solidement organisée, la progression devient lente et difficile. L'ennemi a préparé des barrages d'artillerie soignés et dispose de nombreuses mitrailleuses. Par contre, notre artillerie trop éloignée ou en déplacement n'est pas encore en mesure de nous appuyer. L'infanterie réduite à ses propres moyens doit recourir à la manœuvre et à l'infiltration qui lui permettent de se rapprocher de la position d'arrêt ennemie sans pouvoir l'aborder. Une de ces petites manœuvres avec V. B. et mitrailleuses, dirigée par le sous-lieutenant THAON, de la 10^e compagnie, coupe la retraite à un groupe de 15 Allemands et 1 officier qui sont faits prisonniers.

Dans l'après-midi, à 16 heures, après une préparation d'artillerie, une nouvelle tentative infructueuse est faite pour enlever le village de Fontaine, tentative fort coûteuse par suite d'un barrage d'artillerie très dense et très précis et du tir des mitrailleuses (5 officiers et une cinquantaine d'hommes sont mis hors de combat).

L'enlèvement du village doit être remis au lendemain matin; les dispositions sont prises pendant la nuit, mais l'ennemi se replie peu avant le jour sans attendre l'attaque.

Le 10 octobre, la poursuite reprend en direction de Tupigny, le 56^e est alors dépassé par le 134^e R. I.

Le 11 octobre, le 10^e R. I. dépasse le 134^e et se heurte au parc et au village de Bernoville-Aisonville où des troupes d'élite vont résister avec acharnement pendant plusieurs jours. C'est ce jour-là qu'est tué d'un éclat d'obus, à Fieu-laine, le médecin aide-major de 1^{re} classe DÉRÉSSE (François) qui était au 56^e depuis le premier jour de la campagne et qui était très aimé pour son affabilité et son dévouement.

Les dernières cartouches : Bernoville, Aisonville.

Le 12, le 13 octobre, les attaques exécutées par les autres régiments de la division sur ce centre important de résistance n'ont pas donné de résultat, mais ont causé des pertes sévères.

Le 15 octobre, à midi, le 3^e bataillon du 56^e attaque à son tour; mais son élan est brisé par un tir de barrage ennemi puissant et bien placé et par le tir de nombreuses mitrailleuses. La méthode d'infiltration est en défaut sur ce terrain découvert où tout mouvement se heurte à des feux de front dominants et à des feux de flanc, et le bataillon doit regagner sa base de départ avec 36 gradés et hommes hors de combat; deux officiers sont blessés : le sous-lieutenant TRION, commandant la 10^e compagnie, et le sous-lieutenant BERLAND.

Le 17 octobre, l'attaque reprend à 5^h 30, dans les mêmes conditions, combinée avec une offensive générale de la 1^{re} armée (armée DEBENEY) et de la IV^e armée britannique.

Le 1^{er} bataillon n'est pas plus heureux que le 3^e l'avant-veille. Il perd deux de ses officiers : le sous-lieutenant GUERRET, de la 2^e compagnie, et le lieutenant PLAN, de la 3^e compagnie; d'autres sont blessés, et il doit, sous le tir de l'artillerie et des mitrailleuses qui s'est déclenché au moment même de l'attaque, regagner ses tranchées de départ.

Mais à gauche la division voisine, appuyée par des chars d'assaut, a heureusement pu progresser. Le 1^{er} bataillon et le 2^e en profitent pour exécuter un mouvement de glissement à gauche, se porter ensuite en avant en utilisant la zone de marche ainsi ouverte, en vue de se rabattre ultérieurement sur la lisière nord du village. La première partie de la manœuvre s'exécute sans trop de difficultés malgré le bombardement; les bataillons se redressent ensuite vers le sud, face à leurs objectifs, malgré un tir par obus de gros calibre (150 et 210).

Pendant toute la journée ils essaient de progresser sous le feu sur un terrain découvert, où l'infiltration est impossible.

A 16^h 10, après une sérieuse préparation d'artillerie, l'assaut de la lisière nord est tenté, mais il est impossible d'y

prendre pied en raison de la violence du feu; les pertes sont élevées, le lieutenant GOMMERY, commandant la 7^e compagnie, reçoit plusieurs balles en entraînant sa compagnie.

Le régiment s'installe sur le terrain conquis pour y passer la nuit. L'attaque est reprise le 18, à 5^h 20. Malgré les fatigues des journées précédentes, malgré la disparition de nombreux gradés et officiers, le départ est pris avec un élan admirable. La progression est très laborieuse. Il faut réduire chaque nid de résistance en manœuvrant par les vergers et les jardins pour prendre les défenseurs à revers. Chaque maison est conquise à la grenade et, le brouillard aidant, on atteint la lisière sud. En vain l'ennemi tente des contre-attaques de détail : chefs et soldats ont compris qu'il faut à tout prix venir à bout de cette résistance qui nous arrête depuis plusieurs jours et nous cause des pertes sérieuses.

La ténacité et l'opiniâtreté des chefs, la vaillance et la volonté de vaincre de tous les hommes finissent par avoir raison des Allemands, qui sont enfin contraints de lâcher pied. Le sous-lieutenant SALMON, de la 9^e compagnie, est tué au cours de l'opération.

La retraite des Allemands est rendue difficile par l'action de nos mitrailleuses qui les obligent même à abandonner sur place plusieurs pièces de 105.

C'est ainsi que l'adjudant GÉNOIS, de la C. M. 1, voyant tout à coup une pièce attelée de deux chevaux s'enfuir sur la route de Grand-Verly place une mitrailleuse et abat l'attelage en quelques coups.

Au cours de ces dernières journées chacun avait largement fait son devoir. Parmi ceux qui s'étaient particulièrement distingués, on peut citer :

Le caporal MAURIN (René) (citation à l'ordre de l'armée), de la 7^e compagnie, qui, le 17, réussit à tuer quatre mitrailleurs ennemis et à mettre hors d'état de nuire la pièce qu'ils servaient et qui arrêtait le mouvement en avant;

Le sergent ESTRESSANGLES (Firmin) (citation à l'ordre de l'armée), de la 5^e compagnie, qui, le 18, s'élance courageusement sur un groupe de mitrailleurs ennemis qui gênait la progression, s'empare de la pièce qu'ils servaient et capture plusieurs prisonniers;

Le sergent JEANNIN (Pierre) (citation à l'ordre du corps d'armée), de la 11^e compagnie, qui, le 18, fait plusieurs prisonniers, prend une mitrailleuse et une pièce de 150, et assure le commandement de la compagnie après la disparition de son chef.

Ces opérations glorieuses procurent au régiment 135 prisonniers, 3 canons de 105, 7 mortiers de 17,5 et de 77, une cinquantaine de mitrailleuses et un nombre très élevé de cartouches, de fusils, de voitures et du matériel de toutes sortes.

Du 9 au 20 octobre 1918, le régiment avait perdu 3 officiers et 39 hommes tués, 17 officiers et 146 hommes blessés, 9 soldats intoxiqués, 59 malades évacués, soit un total de 275, ce qui représente une usure considérable, étant donné le petit nombre d'hommes et de gradés que comptent les compagnies.

Le 20 octobre, le régiment est relevé sur les positions qu'il a conquises et est placé en réserve dans la région de Saint-Quentin. En raison de la faiblesse des effectifs en hommes et en cadres, le nombre des unités doit être diminué. Chacun des trois bataillons supprime une de ses trois compagnies d'infanterie; le 3^e bataillon est dissous et verse ses deux compagnies d'infanterie à chacun des deux autres bataillons et sa C. M. 3 à la C. M. 1. Le 56^e est ainsi constitué à deux bataillons. Le 3^e bataillon ne sera reformé qu'au début de décembre.

L'opération de Bernoville-Aisonville est la dernière affaire à laquelle ait pris part le régiment. Le 56^e ne va plus être engagé et à la signature de l'armistice (11 novembre), il est porté plus en arrière et va cantonner à Bornel, Belléglise, Chambly, région où il avait déjà séjourné en septembre et dont il avait gardé un bon souvenir. C'est désormais le grand repos.

Après l'armistice : l'accueil de Paris.

Le 26 novembre, la 15^e division se remet en marche pour la banlieue de Paris (le 56^e s'installe à Boulogne-sur-Seine et Billancourt). Elle est appelée à rendre les honneurs aux souverains qui viennent à Paris dans le courant du mois de dé-

cembre : Roi d'Angleterre (28 novembre), Roi des Belges (6 décembre), Président Wilson (14 décembre), Roi d'Italie (18 décembre).

Cette période laisse dans les yeux et dans les cœurs de tous des souvenirs inoubliables : le spectacle des cortèges officiels se déroulant dans un cadre grandiose, le déploiement triomphal des troupes victorieuses dont les drapeaux et les fanions claquent joyeusement au vent, les acclamations enthousiastes du peuple de Paris offrant à nos poilus l'expression émue de sa reconnaissance et l'hommage de ses fleurs, frappent les âmes et les imaginations qui s'exaltent. C'est le rêve mûri, pendant quatre ans de souffrances et de lutttes, qui s'est fait réalité ! C'est l'apothéose de la gloire !

Le 56^e à l'honneur : la fourragère.

Une nouvelle attendue depuis bien longtemps va porter à son paroxysme la joie et l'effort qui gonflent tous les cœurs. C'est la notification, parvenue au colonel, que le régiment est encore une fois cité à l'ordre de l'armée, avec le motif suivant :

Le maréchal commandant en chef les armées de l'Est cite à l'ordre de l'armée : le 56^e R. I. :

Régiment d'élite qui, en août 1916, sous Verdun, a fait preuve des plus belles vertus militaires dans l'attaque comme dans la défense. Tandis qu'une partie du régiment enlevait avec un élan admirable, les 2 et 3 août, la station de Fleury et les ouvrages au sud-ouest de Fleury, faisant plus de 600 prisonniers, l'autre partie, chargée d'arrêter l'ennemi qui s'avancait sur le fort de Souville, le forçait le 3 août à stopper, faisait face le 5 août à une nouvelle et puissante offensive et maintenait intact, grâce à des contre-attaques vigoureuses et répétées, le terrain confié à sa garde. Après s'être particulièrement distingué dans l'offensive du 18 août au 3 septembre 1918 dans le Soissonnais, a repris la lutte du 9 au 20 octobre 1918, entre Saint-Quentin et Guise, réussissant le 18 octobre, par sa ténacité, à s'emparer du village d'Aisonville, malgré la résistance désespérée de l'ennemi. A fait 135 prisonniers, pris 3 canons, 7 mortiers et un matériel considérable.

Cette belle citation répare un oubli, vieux déjà de deux ans, en récompensant enfin l'effort fait à Verdun par le régiment et dont la grandeur et la valeur n'avaient pas encore été officiellement reconnues, et magnifie la tâche accomplie dans les dernières affaires auxquelles a pris part le 56^e.

Elle est accompagnée d'une décision du maréchal commandant en chef qui confère au régiment le droit au port de la *fourragère aux couleurs de la Croix de guerre*. C'était là la réalisation d'un espoir ardemment nourri dans les cœurs de tous ceux qui, à un moment donné, ont porté l'écusson 56^e. C'était la reconnaissance officielle des mérites du régiment.

Le 18 décembre, la fourragère était remise officiellement au 56^e, à la porte de Passy, par le général ARBANIÈRE, commandant la 15^e division.

Le 23, la division quitte la banlieue de la capitale pour gagner par étapes la région de Vervins où se reforme le 8^e C. A. si longtemps disloqué.

Le 7 janvier, le régiment arrive à Marle, Thierny, Montigny, Rogny, Voharies où il s'installe pour un séjour prolongé.

C'est peu de temps après, le 17 janvier, que le général MAISTRE, commandant le groupe d'armées de réserve, vient, au nom du maréchal de France commandant en chef les armées de l'Est, remettre la fourragère au 56^e au cours d'une revue passée au sud de Marle.

Cette haute distinction était la consécration officielle de la valeur d'une unité d'élite qui partout et toujours a fait preuve des plus belles vertus militaires. Pendant toute cette longue campagne, le 56^e a noblement fait son devoir et n'a pas une seule défaillance à se reprocher : comme le proclamait le général MONPÉSIU, il n'y a pas d'exemple que l'ennemi soit passé là où le 56^e se trouvait. Les affaires de Gosselming, du bois d'Ailly, de Verdun et surtout les opérations de l'année 1918 ont montré ce que le 56^e aurait pu donner dans l'offensive si les circonstances l'avaient amené à être employé plus souvent comme troupe d'attaque.

Les combattants du 56^e, chefs et soldats, peuvent être fiers de leur œuvre pendant cette grande guerre.

Ils se sont montrés dignes de leurs anciens : ceux de Valmy, de Caldiero, d'Essling, de Solferino.

Honneur aux vivants, honneur aux morts !

Et vous, morts glorieux, connus ou inconnus de Gosselming, du bois d'Ailly, de Verdun, de Maisons-de-Champagne, de Caisnes, de Bernoville, dormez en paix : vous êtes vengés !

Le souvenir de tous ces bons artisans de la victoire demeurera impérissable. L'Histoire gardera la trace de leurs exploits et la France n'oubliera jamais ce que ses enfants ont fait pour elle.